

# Voler pour s'envoler

Dominique Jeanjean

Éditions ThoT  
Roman



Homme aux amitiés indéfectibles, père et grand-père réjoui, ancien sportif, ex-enseignant, parfois travailleur agricole, un peu chanteur balbutiant, Dominique Jeanjean ne saurait se priver du seul instrument de travail qu'il aime réellement manier : le « papier-crayon ». Il est déjà l'auteur de plusieurs recueils de poésie. *Voler pour s'envoler* est son premier roman.



EN CET APRÈS-MIDI D'AUTOMNE, la salle où devait se tenir le Salon du livre se remplissait lentement.

Il participait pour la seconde fois à cette manifestation locale et il s'était trouvé affecté par le plus grand des hasards d'un tirage au sort aveugle à une petite table qu'il allait devoir partager avec un autre écrivain. Comme il s'était installé de bonne heure, il déambulait entre les stands des nombreux auteurs et autrices, dont les préparatifs étaient plus ou moins achevés.

« Cher confrère, avait dit son partenaire de table en commençant à disposer ses ouvrages, nous allons donc devoir passer ces deux journées très près l'un de l'autre ; mais il ne m'étonnerait pas complètement que nous en ressortions amis. » Surpris qu'un homme de cet âge puisse croire que la proximité d'un instant, imposée qui plus est par le sort, suffirait ainsi à transformer un voisin de table en ami, il lui avait tout de même répondu très gentiment qu'il était honoré de ce terme de « confrère » à son intention, l'assurant qu'il s'efforcerait de s'en montrer digne. Échangeant avec lui une poignée de main cordiale, il l'aida

à organiser l'agencement de ses livres. Lui-même, arrivé un peu plus tôt, avait déjà disposé ses propres œuvres à sa façon, sans recherche particulière.

Ce n'était pas la première fois qu'il participait à ce type de rencontre public-auteurs, et l'appellation « Salon du livre & échanges littéraires » l'avait un peu fait sourire. Il savait parfaitement qu'il ne fallait en attendre ni notoriété ni ventes spectaculaires. Tout au plus se réjouissait-il par avance des quelques contacts qu'il allait pouvoir nouer avec les personnes qui s'arrêteraient à sa hauteur, des propos échangés sur son travail, sa méthode, ses intentions. Au mieux, il espérait revoir des lecteurs qui l'avaient abordé l'année précédente, parmi lesquels certains s'étaient risqués à acheter son ouvrage ; il attendait des commentaires, des avis passionnés peut-être, un partage d'intérêt pour ses mots et son style d'écriture.

Assis derrière ses livres, il observait les premiers badauds avec une attention toute particulière.

On n'imagine pas combien les « salons du livre » régionaux peuvent dynamiser l'imaginaire des prétendants écrivains qui participent pour la première fois de leur courte carrière à ce genre de rassemblement : à la mesure de ce que pourrait être l'exaltation du premier communiant au matin d'enfiler son aube blanche. Il en

émane comme un parfum de transfiguration religieuse, une quasi-catharsis qui ferait du plumitif local ou de l'adolescent impie un créateur de best-sellers incontestables, un futur pontife régénérant le dogme par une pensée transcendante inoubliable, un mythe vivant et immortel. Et la parution dans la presse locale d'un entre-filet, plus ou moins dithyrambique, quoique besogneux, voire dysorthographique, suffit à transporter l' élu du jury local à l'empyrée du panthéon littéraire du hameau. Qu'il s'y ajoute une photo de l'auteur, en noir et blanc et en pied, et voilà une notoriété définitive – et rurale – scellée dans la mémoire collective et dans « l'ego individuel » – à supposer que ce rapprochement ne soit pas pléonastique, et que donc l'on puisse imaginer *a contrario* l'existence d'un « ego collectif ».

Les premières heures s'étaient montrées bien décevantes. Quelques personnes avaient ralenti à sa hauteur, jetant un coup d'œil rapide à la couverture des livres qu'il exposait, parcourant parfois le titre puis continuant leur ronde d'un pas nonchalant. Certaines, les plus audacieuses, avaient osé s'arrêter en face de lui et prendre en main l'un de ses ouvrages.

Ah ! prendre dans sa main un livre, caresser la couverture, le soupeser, communiquer avec lui au travers de l'épaisseur du papier cartonné, puis seulement glisser un

doigt dans sa tranche, l'écartier et découvrir l'intimité du texte, sans encore reconstituer les phrases que composent les mots... L'acte était ici beaucoup plus rapide, et moins charnel, nombre de passants se satisfaisant d'un effeuillage diagonal, à la recherche peut-être d'illustrations, photos, images ou bulles déchiffrables d'un simple coup d'œil. « On dirait qu'ils consultent un livre comme je regarde les promotions sur les surgelés dans les grandes surfaces ou le linéaire des marteaux tout usage dans un magasin de bricolage, sourit-il intérieurement. Peut-être faudrait-il mettre en valeur les phrases bien construites par une couleur différente, encadrer les envolées poétiques, souligner les passages émouvants avec un sticker *À ne pas manquer !* aguichant ? »

Pourquoi personne ne prenait-il le temps de s'asseoir devant lui et de savourer cette matière à lire offerte à la curiosité ? Car finalement, se déplacer à la rencontre des auteurs et se contenter de surfer sur les titres et les couvertures revenait à acheter une maison après l'avoir seulement vue de l'extérieur, sans avoir jamais ouvert ni portes ni volets...

Mais la foule commençait à se faire plus dense, obligeant les visiteurs à parcourir les allées un peu moins rapidement. Mécaniquement, ce ralentissement imposé se traduisait par un intérêt plus marqué pour les livres, et une audace nouvelle semblait pousser les chalands en

herbe à les manipuler plus volontiers. Les regards s'attardaient désormais sur les titres, on palpait et soupesait les volumes ; les textes et les photos des quatrièmes de couverture paraissaient susciter un certain engouement. L'hypothèse d'un achat prenait plus ou moins forme par l'intermédiaire de ces prémices quasi affectives. Un lien commençait à se nouer – s'il se fût agi d'un achat de bétail, on aurait pu dire que la négociation avait débuté.

On ne devrait écrire qu'en mode « quatrième de couverture », l'essentiel y est dit et l'imagination peut s'envoler. Un texte bref qui ressemble à une devinette et dont la solution serait à trouver dans le volume que l'on manipule. Ou pas...

C'est toute la question de la vocation de la quatrième de couverture qui se pose. Trop chargée d'une mission promotionnelle, elle expose à la déception le lecteur face à un achat prometteur, mais qui n'a pas tenu son potentiel. Puissance explosive de cette dizaine de lignes qui atteint son objectif commercial tout en laissant l'acquéreur sur sa faim, surtout si l'ouvrage dans son ensemble n'a pas offert la densité suggérée par cette présentation alléchante... Le peut-il d'ailleurs dans la continuité de centaines de pages, quand quelques lignes judicieusement choisies sollicitent l'approbation du futur lecteur et mobilisent même son imaginaire ? La lecture d'une quatrième de couverture

incite le lecteur à prolonger mentalement le récit par l'alchimie de son imagination et déjà à se raconter une histoire. Son histoire ? Peut-il ne pas être déçu par celle qu'il va découvrir ? Ingratitude du métier d'écrivain !

Mais c'est indéniablement là l'une des nombreuses supériorités de l'achat d'un livre comparé à l'achat des produits alimentaires surgelés dont il fut question quelques lignes plus haut : le contenu d'un livre est, en quelque sorte, façonné par le consommateur lui-même, à la grande différence de la barquette de lasagnes ou de colin bien frais, tenue d'une main frigorifiée et inspirant à son futur acquéreur moue dubitative ou traits déjà rassasiés.

Tout à ses élucubrations concernant l'art de l'écriture et sa magie communicative, il n'avait pas entendu se rapprocher un lecteur potentiel, plus audacieux que ceux qui l'avaient frôlé jusque-là.

— Comment commence-t-on un roman ?

La question était tombée, simple et directe, et elle résonnait encore dans le vide des pensées dans lesquelles il venait de se perdre.

— Comment commence-t-on un roman ? répéta son interlocuteur en manipulant l'un de ses ouvrages. Pourquoi attaquez-vous par telle ou telle phrase, telle ou telle situation, ce mot-ci plutôt que celui-là ?

La remarque de l'homme ne manquait pas de pertinence. Tout en s'extrayant de son isolement, il se souvint dans un bref éclair qu'il avait lu, peu de temps auparavant, un long article dans lequel un critique littéraire s'appliquait à démontrer comment les écrivains « classiques et reconnus » avaient parfois commencé leurs œuvres par une phrase particulière, à la fois tellement banale et définitivement indispensable qu'elle en était devenue comme le signe de reconnaissance, les premières notes d'un morceau musical qui suffisaient à permettre l'identification à coup sûr de l'œuvre entière.

« *Longtemps, je me suis couché de bonne heure* », huit mots appétitifs pour l'un des monuments de notre patrimoine littéraire. Proust imaginait-il que cette entame traverserait les générations ? Qu'à l'instar du fameux « Pom pom pom pom, pom pom pom pom », on l'identifierait comme l'ouverture de *À la recherche du temps perdu* de Proust aussi inmanquablement que l'immortelle *Cinquième symphonie* de Beethoven ?

Aussi, l'interpellation qui lui était adressée suscita-t-elle tout son intérêt, et il fouilla dans ses souvenirs pour essayer d'apporter à son visiteur une réponse qui dynamisât la discussion, tout en lui témoignant l'attention que venait de faire naître sa question ; délaissant ses réminiscences, il proposa, par jeu :

— Imaginons un futur roman qui s'articulerait sur

une rencontre faite lors de ce présent salon, ici même ; ne serait-il pas extraordinaire que vous soyez à l'origine de la première scène, des premières pages qui l'animeront ? Peut-être en avez-vous déjà prononcé les premières lignes ?!... Qui sait si, en rapportant cette conversation, je ne serais pas en passe d'écrire des lignes historiques, qui seront citées un jour dans les manuels de littérature ?

L'interlocuteur sourit à ce tour de passe-passe. Puis la conversation courut entre les deux hommes, chacun convenant que, finalement, ce n'était pas chose aisée de produire une entrée qui marquerait l'histoire des Lettres. Mais enfin, on ne leur en demandait peut-être pas tant, et le succès posthume ne les intéressait ni l'un ni l'autre.

Ils se séparèrent alors aimablement, tous deux amusés par cette hypothétique genèse littéraire. Mais l'article de presse évoqué quelques instants plus tôt se rappela à la mémoire de l'auteur ; et particulièrement les passages dans lesquels le critique définissait les canons de ce qui constituait, à ses yeux, sinon un grand ou bon roman, du moins sans aucun doute ce qui consacrerait l'archétype du mauvais roman, et qu'il considérerait définitivement comme tel. L'argumentaire tenait en plusieurs points, mais il se souvenait surtout de deux majeurs, à propos desquels le journaliste s'était montré intraitable : un ouvrage *pollué*, selon ses termes, par de nombreuses pages ne comportant que quelques lignes de texte, pire, quelques mots noyés

dans le blanc du papier, et par lesquels on comprend que l'écrivain est incapable de choisir entre les différents genres littéraires ou techniques d'écriture, donnant l'illusion du pathétique ou du poétique à des mots que seul l'artifice de la mise en page singularise vraiment ; deuxième critère, un roman dont le fond s'appuierait sur la création littéraire, la vie et la genèse de l'œuvre, évoluant dans le milieu très hermétique de l'écriture et de l'édition... un roman sur le roman, un roman sur l'écriture, un – et encore un – texte fastidieux sur la difficulté géniale ou le génie douloureux de, par et dans l'écriture...

— Un roman sur le roman, tout un roman d'un roman, un roman, encore un roman ! songea-t-il. Il semble pourtant qu'il y en ait eu de bons, voire d'exceptionnels...

Trois ouvrages revinrent à sa mémoire, parmi ceux qui l'avaient vraiment émerveillé. Pour leur originalité, leur audace aussi. Chacun abordait, à sa façon, le travail sur l'écriture, le besoin de créer une matière nouvelle, le plaisir de jouer avec les mots et les codes du roman, avec le matériau même que représente l'objet livre. *Si par une nuit d'hiver un voyageur* de Italo Calvino, *La Disparition* de Georges Perec, *L'année de la mort de Ricardo Reis* de José Saramago illuminaient ses souvenirs et titillaient sa propre créativité. Il pensait aussi à *L'ironie du sort* de Paul Guimard, et à tant d'autres ouvrages qui, de manière imprécise, interféraient dans la bibliothèque de sa mémoire.